



Les New York Fire Zouaves et le 69th New York State Militia à la bataille de Bull Run, le 21 juillet 1861

L'Invasion Feniane du Canada en 1866

par Gérard Hawkins

INTRODUCTION

Aux yeux de nombreux Irlandais, l'empire britannique a de tous temps été le synonyme d'oppression. Les conditions sociales, économiques et politiques qui prévalaient en Irlande durant la deuxième moitié du 18^e et la première moitié du 19^e siècles débouchèrent sur la plus grande tragédie humaine de son histoire.

A l'époque où les premiers obus de la guerre de Sécession déferlent sur Fort Sumter, plus deux millions d'âmes avaient déjà quitté le ciel de la Verte Erin.¹ La moitié avait péri lors des grandes famines des années 1845-47 provoquées par la maladie de la pomme de terre, des récoltes désastreuses, l'ignorance de la population, sa pauvreté extrême, les abus des propriétaires terriens et du patronat anglais et irlandais. Le restant avait émigré, préférant les voyages périlleux et l'incertitude des terres lointaines à la tyrannie britannique, la misère quotidienne et les persécutions religieuses.

La majorité traversa l'Atlantique, profitant du "commerce des passagers". Celui-ci permettait aux "cargos-cercueils" en partance pour le Nouveau Monde de remplir leurs cales d'émigrants avant de revenir en Grande-Bretagne chargés de cargaisons plus lucratives, tels que le bois ou le coton. La plupart des émigrés débarqua au Québec et au Nouveau Brunswick, au nord de la frontière canadienne, mais peu d'entre eux choisirent

¹ Au début des années 1840, la population de l'Irlande oscillait autour de 8.000.000 d'habitants. A la fin des années 1850, elle n'était plus que de 6.000.000.

de s'installer sur un territoire administré par un gouvernement qu'ils avaient fui et qu'ils exécraient. Ils n'étaient pas les seuls à raisonner de la sorte. Lord Durham, haut fonctionnaire et gouverneur général du Canada, comprenait fort bien l'attrait de la jeune nation américaine qui était en pleine expansion. Dans son rapport de 1839 il écrit : *“Du côté américain tout est agitation et activité ... du côté britannique de la frontière, à l'exception de quelques endroits privilégiés où un semblant de prospérité américaine est apparent, tout paraît gaspillage et désolation. L'ancienne ville de Montréal, la capitale commerciale du Canada, ne peut en aucune manière être comparée à Buffalo, qui n'est qu'une création d'hier”*.²

Notons encore que des milliers d'Irlandais furent condamnés par une justice britannique expéditive, le plus souvent en proie à la panique face à la sédition et l'incivisme de ses sujets, pour être ensuite déportés en Australie et dans les bagnes des colonies de la Couronne.

Les enfants de cette diaspora emportèrent dans leurs maigres bagages leur haine viscérale à l'égard de la Grande-Bretagne. Ils s'installèrent en tel nombre aux Etats-Unis que la “Question anglo-irlandaise” évolua rapidement en “Question américano-irlandaise”. Ces expatriés ainsi que leur progéniture née en exil devinrent davantage “Irlandais” que ceux de leur mère-patrie. L'épreuve de l'émigration métamorphosa de la sorte le paysan irlandais indifférent en un nationaliste agressif et l'incita à adhérer à un mouvement révolutionnaire tel que le *Fenian Brotherhood* ou “Fraternité feniane”.³

LA FRATERNITE FENIANE

En 1848, la répression du soulèvement de la “Jeune Irlande”⁴ par les autorités britanniques força les dirigeants de ce mouvement, du moins ceux qui n'avaient pas été emprisonnés, à s'expatrier aux quatre coins du monde. L'un d'eux, James Stephens, s'enfuit en France. John O'Mahony, un ultra-nationaliste dont le père et l'oncle avaient pris part à la révolte irlandaise de 1798, rencontre Stephens à plusieurs reprises à Paris avant de s'établir en Amérique. C'est de leurs entrevues que germe l'idée de créer deux mouvements révolutionnaires complémentaires visant à libérer l'Irlande de la tyrannie britannique. Ils comptent les modeler sur celui des Jacobins et les mettre en chantier dès que se présenteront les circonstances favorables. En 1858, à New York, une cérémonie grandiose à laquelle participent des milliers d'émigrés irlandais, marque la naissance officielle de la *Fenian Brotherhood* ou “Fraternité feniane”. John O'Mahony est élu à la tête de cette association qui était le pendant américain de la *Irish Republican Brotherhood* ou “Fraternité Républicaine Irlandaise”, la ligue révolutionnaire récemment créée par James Stephens en Irlande.

Alors qu'il était en quête d'un nom pour sa confrérie, O'Mahony, selon la tradition, se serait inspiré de la *Fianna* folklorique irlandaise issue de “*l'Histoire de l'Irlande*” de Geoffrey Keating. D'après cet ouvrage, la *Fianna* en gaélique, les *Fenians* en anglais, étaient une bande de vaillants chevaliers sortis jadis des entrailles de la terre pour défendre l'Irlande en péril. Comme la légende assurait que la *Fianna* avait conquis son indépendance durant l'ère pré-chrétienne, la Fraternité feniane pouvait la rétablir aujourd'hui. Au travers de son nationalisme romantique, O'Mahony était convaincu que

² Herson Ian, *The 1866 Invasion of Canada in “Blood in the Sand, the Forgotten Wars of the 19th Century”*, p. 176.

³ En français canadien, on retrouve l'orthographe “fenien, fenienne”.

⁴ Mouvement révolutionnaire irlandais créé en 1845 par O'Connell et remplacé en 1858 par la “Fraternité Républicaine Irlandaise”.

le sacrifice d'une nouvelle génération de guerriers libèrerait sa mère-patrie et que les membres de la Fraternité, soudés les uns aux autres, formeraient un corps d'élite dévoué à un système politique, financier et militaire en totale symbiose avec les révolutionnaires des îles britanniques.

En tant que chef de la Fraternité, O'Mahony possédait d'énormes pouvoirs et ne se confiait qu'au capitaine Stephens en Irlande. L'organisation de sa confrérie était calquée sur celle du gouvernement de Washington et des branches, ou "cercles", s'implantèrent rapidement dans toutes les grandes villes des Etats-Unis. Chaque cercle émergeait à un "centre" et les centres locaux à un centre régional dont O'Mahony désignait personnellement le responsable. L'accès à l'un de ces cercles exigeait que les candidats s'acquittent d'un droit d'entrée de 10 dollars et prêtent un serment d'allégeance à leurs chefs. Ensuite, ces derniers leur attribuaient un grade variant de simple soldat à capitaine. Une cotisation hebdomadaire de 10 cents par membre alimentait en outre la caisse de la confrérie locale.

L'engouement des Irlandais américains pour la Fraternité se révèle timide en 1858, mais cette situation s'améliore l'année suivante. Durant celle-ci, O'Mahony travaille d'arrache-pied pour se les rallier à lui et les intégrer dans des organisations militaires. Il y parvient d'autant plus facilement qu'il avait auparavant levé le *99th New York State Militia* dont il était le colonel. Dès le mois de novembre, quarante unités de milice feniane sont sur pied dans différents Etats. Parmi celles-ci, la *Corcoran Irish Legion*, la *Phoenix Brigade of New York City*, les *O'Mahony Guards of San Francisco*, les *Emmett Guards of Richmond, of Boston* et *of Philadelphia*. Attisés par le militantisme nationaliste, c'est par milliers que les jeunes Irlandais rejoignent ces unités afin de se préparer à faire face, un jour, à leur ennemi héréditaire.

Vers la fin de l'année 1860, O'Mahony et Stephens se rencontrent à Dublin afin de finaliser leur plan d'insurrection en Irlande, qui prévoyait la participation de milliers de Fenians disciplinés et l'apport de 50.000 fusils. Toutefois, lorsque O'Mahony débarque à New York quelque temps plus tard, la guerre civile vient tout juste d'éclater. C'est un revers sérieux pour les dirigeants fenians qui voient avec regret leurs meilleurs éléments s'enrôler dans les armées du Nord et du Sud. Le quotidien *The Boston Pilot* perçoit le conflit comme un désastre dans lequel beaucoup d'Irlandais allaient mourir inutilement : *"Les premiers ennemis que rencontreront le 69th State Militia seront probablement des Irlandais, certains d'entre eux des membres de leur famille, d'autres des amis, tous faisant partie d'un même pays, possédant les mêmes aspirations et les mêmes espoirs. Quel spectacle ! Ils s'entretueront à mille lieux d'une terre qu'ils seraient fiers de défendre ensemble et pour laquelle mourir serait un honneur ..."*⁵

Bien que James Stephens proclame haut et fort que l'indépendance irlandaise est bien plus importante que la restauration de l'Union, les Fenians participent néanmoins en masse au conflit fratricide.⁶ Ils rangent passagèrement leur perpétuelle rancœur à l'égard de la Couronne britannique car ils sont persuadés que leur contribution à la guerre civile américaine les préparerait à la grande épreuve à venir.

Le nombre de cercles fenians ne cesse d'augmenter durant le conflit. Les agents de la Fraternité infiltrèrent les grandes villes de l'Est ainsi que les armées fédérales dans lesquelles ils évoluent sans contrainte, parfois même en compagnie de leur commandant - tel fut le cas dans l'armée du Cumberland. S'adressant à la troupe, ils ne font aucun effort pour cacher leur motivation et leurs desseins. Une gazette de la Fraternité publia :

⁵ *The Fenian Raid and Battle of Ridgeway June 1-3, 1866, Internet.*

⁶ *On estime à 180.000 le nombre de volontaires irlandais qui participèrent à la guerre de Sécession. Plus de 140.000 d'entre eux combattirent dans les rangs du Nord et environ 40.000 dans ceux du Sud.*

*“Pour récompenser la contribution de 507 \$ du 90th Illinois Regiment, j’espère que, quand l’heure du terrible règlement de comptes avec l’Angleterre viendra, Dieu, dans son infinie bonté, lui permettra d’être présent à cet événement. Les soldats d’autres régiments attendent avec impatience la fin de la guerre américaine pour enfoncer leur baïonnette dans le corpulent Monsieur Bull”.*⁷

LA IRISH BRIGADE

Un des membres actifs de la confrérie feniane était Thomas Francis Meagher, issu en 1823 d’une famille prospère de Waterford. Durant ses études en droit à Dublin, il devient un radical féroce, un antiesclavagiste militant et un nationaliste républicain. Ses idéaux se forment sur les réminiscences, encore vives parmi ses aînés, des sanglantes révoltes irlandaises de 1798 et 1803, et sur les droits civils et religieux émanant des guerres révolutionnaires de l’Amérique et de la France. Déjà en 1846, au cours d’un débat public enflammé, il préconise l’indépendance de l’Irlande par des moyens violents plutôt que par la voie politique, ce qui lui vaut le surnom de “Meagher l’Epée”.

Lors de l’insurrection irlandaise de 1848, Meagher est blessé et ensuite capturé. Condamné à mort pour sédition, il voit sa peine commuée en déportation à vie à la prison coloniale de Van Dieman Land, la future Tasmanie. Aidé par des amis, il s’en échappe en 1852 et parvient à embarquer sur un bateau en partance pour les Etats-Unis où il est accueilli en héros. A l’aube de la guerre civile, Meagher s’enrôle dans le *69th New York State Militia*, un régiment de milice levé pour trois mois et que commandait le colonel Michael Corcoran. Il subit le baptême du feu à la bataille de Manassas.

Peu après la dissolution de cette unité, Meagher a l’idée de créer une brigade entièrement irlandaise afin de mieux préparer l’indépendance de l’Irlande en s’exerçant à la défense de la cause de l’Union. Depuis la bataille de la Boyne en 1690, il était notoire que l’Irlande comptait le plus grand nombre d’exilés combattant les Anglais dans les armées étrangères. Pour Meagher, le moment était venu de lutter pour la “Terre de la Liberté”. En outre, la Grande-Bretagne semblait pencher du côté de la Confédération car des liens étroits unissaient le coton américain aux manufactures textiles anglaises. Comme les dirigeants fenians, Meagher était persuadé que le gouvernement britannique enverrait de l’aide militaire au Sud. Il milite alors pour recruter une force essentiellement irlandaise parmi les communautés qui s’étoffaient de jour en jour à New York, à Philadelphie et à Boston. Il est assisté dans sa tâche par le général James Shields, un Irlandais qui avait commandé une brigade de l’armée fédérale durant la guerre avec le Mexique. Shields était un personnage habile. Arguant d’une soi-disant diffamation, il avait provoqué Abraham Lincoln en duel, bien avant que ce dernier n’accède à Maison Blanche. Quand on lui demanda de choisir ses armes, Lincoln opta pour “le sabre ... à sept pieds”. Les deux hommes se confondirent en rires et devinrent ensuite de bons amis. Cette amitié servit plus tard à convaincre les sceptiques de Washington, qui n’avaient que peu de considération pour les Irlandais, à autoriser Meagher à lever sa brigade.

Le recrutement débute officiellement à la fin du mois d’août 1861 dans un parc de New York sous la forme d’un pique-nique caritatif destiné à récolter des fonds pour les

⁷ *The Fenian Raid and Battle of Ridgeway June 1-3, 1866, Internet.*

veuves et les enfants des soldats tués à la bataille de Bull Run. Meagher harangue la foule en la suppliant d'oublier sa rancœur et ses divisions intestines au profit de leur grande cause. "*La défaite de l'Union*", dit-il, "*encouragerait la royauté européenne et les ennemis de la démocratie. En revanche, la victoire serait un nouvel atout pour la cause d'une Irlande libre et indépendante*".⁸ En 1861, quatre-vingt-sept pour cent des New-Yorkais étaient d'origine irlandaise, ce qui constituait un immense réservoir de volontaires potentiels. Ils étaient ouvriers, cheminots, employés, garçons de cafés, docteurs, prêtres, professeurs et universitaires. Nombre d'entre eux étaient des Fenians actifs issus, comme le jeune Meagher, d'un passé où la violence et la sédition avaient fait bon ménage.

A la veille de Noël 1861, grossie par l'afflux de recrues de provenances diverses, la brigade est au grand complet. Elle se compose de trois régiments de New York : les *63rd*, *69th* et *88th Volunteers*. Le 5 février 1862, Meagher est nommé brigadier-général de la nouvelle *Irish Brigade* qui est intégrée dans la division du général E. Sumner de l'Armée du Potomac (officiellement la 2^e brigade de la 1^e division du 2^e corps). Au printemps 1862, le *29th Massachusetts* renforce les effectifs irlandais, ainsi que le *116th Pennsylvania*, en octobre de la même année. Un mois plus tard, le *29th Massachusetts* remplace le *28th* du même nom.

La *Irish Brigade* se distingue durant toutes les campagnes auxquelles elle participe. Elle sert de fer de lance à sa division et ses charges furieuses la hissent dans la légende. Tel fut le cas à Fair Oaks durant la campagne des Sept Jours, à la *Bloody Lane* d'Antietam, lors l'assaut de *Marye's Heights* à Fredericksburg, à la bataille de Chancellorsville ou encore à celle de Gettysburg. Une telle bravoure redora utilement le blason des Irlandais et finit par impressionner ceux qui les avaient considérés comme des abrutis et des ivrognes. Meagher était lui-même un grand buveur et les mauvaises langues critiquèrent souvent son manque de sobriété en campagne. Cependant, tous les Irlandais n'épousaient pas le stéréotype forgé par ceux qui leur étaient hostiles. Un officier de la cavalerie unioniste déclara notamment : "*Je préférerais les Irlandais ; en règle générale, ils étaient plus intelligents et plus débrouillards*".⁹

Les premières années de guerre éreintèrent la *Irish Brigade*. Forte de 3.000 hommes au début de 1862, elle n'en alignait pas plus que 300 à la mi-63. Ces terribles carnages au sein de ses hommes déprimèrent profondément Meagher et, lorsque le général Sumner menaça de dissoudre sa brigade après la bataille de Chancellorsville, il remit sa démission en lui écrivant : "*La Irish Brigade n'existe plus. L'assaut sur les remparts de l'ennemi le 13 décembre dernier l'a réduite à moins d'un régiment d'infanterie. Durant plusieurs semaines elle a survécu dans des conditions d'épuisement total. Des hommes courageux, en convalescence dans les camps ou chez eux, ont progressivement renforcé cette poignée d'hommes dévoués*".¹⁰

La perte de leurs amis, frères, pères ou fils finit par affliger les Irlandais. Même les vétérans aguerris exprimaient leur dégoût pour une guerre qui, selon eux, ne profitait qu'à l'Union et délaissait leur propre lutte, encore inachevée. La répugnance du gouvernement fédéral à reconnaître le sacrifice héroïque de ses recrues irlandaises exacerba leur lassitude, ce qui eut pour conséquence de tarir temporairement leur recrutement. La lettre de démission de Meagher fut invalidée après quelques tergiversations mais aucun nouveau commandement ne lui fut proposé. Le général

⁸ Hernon Ian, *The 1866 Invasion of Canada in "Blood in the Sand, the Forgotten Wars of the 19th Century"*, p. 178.

⁹ *Ibid.* p. 179.

¹⁰ *Ibid.* p. 180.

Winfield Scott Hancock qui, selon ses dires, aurait été fier de servir à ses côtés, lui confia : *“Le département de la Guerre semble considérer le général irlandais comme une maladie contagieuse”*. Après avoir servi quelque temps dans l’Ouest, Meagher quitta définitivement l’armée en mai 1865 et rejoignit la Fraternité feniane où il s’engagea solennellement *“ en tant qu’homme honnête et loyal, à travailler avec un zèle effréné pour l’établissement d’un gouvernement libre et indépendant sur le sol irlandais ”*.¹¹

Alors que la fin de la guerre approchait à grands pas, Meagher utilisa ses amis politiques et sa réputation personnelle pour se faire nommer gouverneur provisoire du Montana, un territoire qui, par le meilleur des hasards, jouxtait le Canada. Quant à son ex-brigade, elle survécut sans lui jusqu’à la fin du conflit. Le *7th New York Heavy Artillery* lui fut adjoint et les rangs des *63rd*, *69th*, *88th New York* et des *28th Massachusetts* furent regarnis. Requinquée, la *Irish Brigade* continua courageusement la lutte jusqu’au bout et subit encore de terribles pertes humaines, notamment aux batailles de la Wilderness et de Cold Harbor en 1864. C’est triomphalement que ses vétérans connus sous l’appellation *“The Fearless Sons of Erin”*¹², défilèrent lors de la grande parade de la victoire organisée à Washington en 1865. C’est toutefois avec moins de fracas qu’ils s’enrôlèrent par la suite dans les armées fenianes de la Fraternité.

LA FRATERNITE EN CRISE

La fin de la guerre civile laisse un goût amer aux survivants irlandais des deux camps et à leurs familles désabusées. En effet, la poursuite de leur cause n’avait pas progressé depuis quatre ans. Quand les dirigeants de la Fraternité prennent conscience de l’énorme potentiel que représentent les milliers d’Irlandais récemment congédiés des armées du Nord et du Sud, ils considèrent qu’il y a mieux à faire que d’attendre patiemment l’insurrection promise en Irlande par le capitaine Stephens. Lorsque O’Mahony tente de calmer leurs ardeurs, le “Conseil des Dix” de la Fraternité fait voter un changement dans la constitution feniane pour restreindre ses pouvoirs. A cette fin, une convention extraordinaire est organisée à Philadelphie en octobre 1865. Y participent six cents délégués qui représentent non moins de 10.000 adhérents, ce qui atteste de la croissance vertigineuse de la confrérie durant la guerre. L’assemblée opte pour un grand nettoyage du cercle new-yorkais de O’Mahony et décide son remplacement par un président, le colonel William Randall Roberts qui est élu à l’unanimité. Calquant leur constitution sur celle des Etats-Unis, les Fenians créent alors ce qu’ils appelèrent “une république distincte dans la République d’Amérique”. Le *New York Times* écrivit : *“De la Maison Moffat, leur capitole situé à New York, ils établissent des lettres de marque, lèvent des armées, négocient avec les Etats-Unis, en d’autres mots, ils se conduisent comme une puissance nationale”*.¹³

Au sein de la Fraternité, le schisme est désormais inévitable entre les deux factions. Celle de son fondateur O’Mahony, le protégé de Stephens, plaide en faveur d’un soulèvement armé en Irlande tandis que celle du président Roberts concocte un audacieux plan d’invasion du Canada. La bataille fait rage entre les deux clans, d’autant

¹¹ *The Fenian Raid and Battle of Ridgeway June 1-3, 1866, Internet.*

¹² *“Les fils sans peur d’Erin”.*

¹³ *The Fenian Raid and Battle of Ridgeway June 1-3, 1866, Internet.*

plus que O'Mahony qui avait refusé de démissionner malgré son évincement voté par les délégués de la convention, avait créé un parti dissident avec le soutien de Stephens.

Entre-temps, ce dernier était entré en conflit ouvert avec d'autres organisations nationalistes irlandaises qui prônaient la liberté par des méthodes plus constitutionnelles, ainsi qu'avec l'Eglise catholique qui lui était franchement hostile. Un de ses évêques ne mâcha d'ailleurs pas ses mots en proclamant que "*l'enfer n'est pas assez chaud ni assez grand pour rôtir les Fenians!*". Stephens avait en outre créé à Dublin, en 1863, le *Irish People*, un journal révolutionnaire d'une extrême violence dans lequel il incitait ses lecteurs au soulèvement armé et réclamait l'aide de ses compatriotes qui participaient militairement au conflit américain. Sa dialectique porta ses fruits car, à la fin 1865, des centaines de Fenians embarquent pour l'Irlande afin d'épauler leurs 50.000 confrères de la mère-patrie. Alors que Stephens est sur le point de passer aux actes, le gouvernement de sa Majesté est informé du complot par ses nombreux espions et juge qu'il est grand temps d'intervenir afin d'étouffer cette conspiration dans l'œuf. Le *Irish People* est aboli en septembre 1865 et l'Habeas Corpus suspendu quelques mois plus tard. La police opère de gigantesques rafles et arrête les principaux meneurs fenians, dont Stephens, et les incarcère. Grâce à la complicité d'un gardien de prison, Stephens parvient à s'enfuir en France, puis à gagner les Etats-Unis où il s'empresse aussitôt de prononcer un discours enflammé dans lequel il annonce l'imminence d'un nouveau soulèvement en Irlande. Lorsque O'Mahony apprend par la suite que cette insurrection est différée pour des raisons de logistique, il se résigne, une fois de plus, à prendre son mal en patience.

Ce n'est pas le cas du colonel Roberts. De souche irlandaise, ce négociant de Manhattan était soutenu par le général "*Fighting Tom*" Thomas W. Sweeny, un Irlandais de Cork qui avait perdu un bras en servant dans l'armée fédérale lors de la guerre avec le Mexique et qui, durant le conflit américain suivant, avait combattu les Indiens et commandé une division fédérale lors de la campagne d'Atlanta. Tous deux se révèlent en faveur d'un raid musclé au Canada dont la frontière était faiblement défendue par les Anglais. Une telle invasion, même si les territoires conquis ne pouvaient pas être tenus, serait bénéfique à un soulèvement en Irlande en obligeant les Britanniques à lutter simultanément sur deux fronts séparés par l'océan Atlantique. Roberts et ses partisans justifient leur position en proclamant l'imminence d'un conflit anglo-américain à cause des discordances navales existant entre les deux pays, du support britannique à la Confédération durant la guerre et des collectes de fonds révolutionnaires aux Etats-Unis. On peut se demander si Roberts croyait vraiment ce qu'il affirmait, néanmoins son discours sembla convaincre ses défenseurs qui plaidèrent en sa faveur pour le contrôle absolu de la Fraternité et qualifièrent Stephens de dictateur, de traître et d'imposteur.

Une invasion du Canada n'était pas une utopie en 1866. En effet, des milliers de soldats fraîchement démobilisés et sans travail constituaient une manne miraculeuse pour l'armée feniane. De plus, les Fenians interprétèrent la complaisance des autorités fédérales à l'égard des activités de la Fraternité durant la guerre civile, l'ingérence de cette dernière dans les affaires de l'armée de l'Union, ses achats de vastes quantités d'armes de surplus et le silence du gouvernement américain au sujet du raid imminent comme un acquiescement tacite de Washington. Diverses sources affirment également que le président Johnson, tenu au courant de la conspiration par ses services secrets, aurait fermé les yeux devant la violation de la neutralité des Etats-Unis par les Fenians. C'était l'occasion pour l'administration fédérale de "mordre le lion anglais" par une voie détournée et de prendre ainsi sa revanche sur le gouvernement de sa Majesté pour

son rôle dans l'affaire du *Trent*¹⁴, son laxisme à l'égard des forceurs de blocus confédérés et sa toute récente mansuétude vis-à-vis des pirates sudistes dans l'affaire du Chesapeake.

UNE PREMIERE AVENTURE AU CANADA

Les velléités de Stephens provoquent la désertion d'un grand nombre de membres actifs de la Fraternité, notamment des vétérans de la *Irish Brigade*. Désabusé, O'Mahony, conçoit alors un plan pour regagner leur confiance et couper l'herbe sous les pieds de Roberts. Son but visait à restaurer une certaine crédibilité au mouvement fenian en s'emparant de *Campobello Island*¹⁵, une île dont la Grande-Bretagne et les Etats-Unis revendiquaient la possession, et en y instaurant un gouvernement irlandais en exil. Située dans la baie de Passamaquoddy près des côtes du Maine et du Nouveau Brunswick, ce petit bout de terre pouvait être utilisé comme un tremplin par les troupes fenianes en route vers l'Irlande, et également comme un repaire de corsaires qui harcèleraient la navigation britannique. Dès le mois d'avril 1866, un millier de Fenians convergent à Eastport, sur le rivage septentrional du Maine. Le navire de transport prévu pour l'expédition est le petit *Ocean Spray* acheté aux Confédérés par Doran Killian, le trésorier de O'Mahony.

Bien que manœuvré par de vieux loups de mer, le *Ocean Spray* est rapidement repéré par un patrouilleur de guerre de la Royal Navy, ce qui l'oblige à s'abriter dare-dare à *Indian Island* où des membres de l'équipage capturent avec fierté un drapeau britannique. A Calais, Maine, les Fenians échangent des coups de feu avec les Anglais sur le pont suspendu qui reliait les deux nations. La Grande-Bretagne se plaint amèrement de ces incidents. Le gouvernement américain qui s'était efforcé de rétablir de bonnes relations diplomatiques avec Londres, réagit rapidement pour prévenir une crise internationale.¹⁶ Washington dépêche trois navires de guerre sur les lieux pendant que ses troupes, sous le commandement du général Meade, désarment environ 200 Fenians. Ces derniers, déconcertés, sont renvoyés aux Etats-Unis à bord du vapeur *New Brunswick*, puis libérés sur parole. Le raid frontalier se révèle un fiasco total. D'après le *Tribune*, "*Des centaines de braves gens quittèrent leurs maisons, délaissèrent leurs emplois et abandonnèrent tout pour rejoindre ce mouvement avec cœur et âme, et ce fut vraiment mélancolique de les voir s'en aller par bateau*".¹⁷ Au lendemain de cette débâcle, la presse discrédite O'Mahony et ridiculise les Fenians, ce qui ne déplaît ni à Roberts ni à Sweeny dont la crédibilité s'en trouve accrue auprès de leurs partisans.

Le retentissement de cette affaire retombe à peine qu'une série d'événements inquiétants alerte les autorités américaines et anglaises qui subodorent quelque nouveau complot. En effet, des rumeurs circulent, faisant état de 100.000 vétérans fédéraux et confédérés sur le pied de guerre et disposés à se battre pour la liberté de l'Irlande. Plus de mille Irlandais en route vers la Californie opèrent subitement demi-tour et se

¹⁴ *Dispute entre les Etats-Unis et la Grande-Bretagne à propos de l'arraisonnement du steamer britannique "Trent" par le "USS Jacinto", le 8 novembre 1861. Les émissaires confédérés Mason et Slidell qui étaient à bord de ce navire furent arrêtés et détenus à Boston jusqu'au 1^{er} janvier 1862. Cette affaire suscita une vive émotion de part et d'autre de l'Atlantique ainsi qu'un renforcement de la sympathie britannique à l'égard des Confédérés. La guerre entre les deux pays fut évitée de justesse quand le secrétaire d'Etat américain, W. Seward, ordonna la libération des deux Confédérés sous prétexte qu'ils étaient "une marchandise de contrebande personnelle" du capitaine Wilkes du "USS Jacinto" et que ce dernier avait commis l'erreur de ne pas avoir également ramené le "Trent" aux Etats-Unis.*

¹⁵ *Cette île deviendra plus tard la résidence d'été de la famille Roosevelt.*

¹⁶ *Voir article de S. Noirsain "Un Polar Confédéré au Canada", CHAB News vol. XXXI, n°2, 2003.*

¹⁷ *Hernon Ian, "The 1866 Invasion of Canada in "Blood in the Sand, the Forgotten Wars of the 19th Century, p. 181.*

rassemblent à Buffalo. Cinq cents autres quittent Boston pour la même destination. Au même moment, la police de St. Albans au Vermont saisit plus de 1,000 armes à feu destinées aux troupes fenianes. Enfin, un chant de guerre fenian, composé pour la circonstance, résonne désormais dans toutes les gargotes irlandaises : *“Nous sommes la Fraternité feniane, habile dans l’art de la guerre, et nous allons lutter pour Irlande, la terre que nous adorons ; nous avons gagné de nombreuses batailles aux côtés de nos garçons en bleu, et nous irons capturer le Canada, car nous n’avons rien d’autre à faire”*.¹⁸ Les autorités avaient raison d’être sur le qui-vive car cette agitation fébrile sur le sol américain cachait les prémices d’audacieuses péripéties fenianes au Canada.

L’INVASION FENIANE DU CANADA

La stratégie

Le plan de campagne du général Sweeny était de faire traverser la frontière canadienne à quatre forces séparées, au début du mois de juin 1866. A l’ouest, une petite armée feniane partirait de Chicago et de Milwaukee et traverserait les lacs Huron et Michigan afin de détourner l’attention des milliers de soldats britanniques et de miliciens canadiens des cibles premières situées le long de la rivière Niagara et de la frontière du Vermont. Quelque 5.000 hommes embarqueraient pour une mission de diversion similaire sur le Lac Erie afin de menacer les villes réparties le long de la route de Toronto. Les attaques principales seraient menées à partir de Buffalo où l’aile gauche feniane franchirait la rivière Niagara pour s’emparer de la Péninsule du même nom et du canal Welland qui liait les lacs Erie et Ontario. Dans le même temps, la droite traverserait le Vermont pour se saisir de Montréal et de Québec. Pour mener à bien cette gigantesque opération, Sweeny prévoit trois batteries d’artillerie et pas moins de 10.000 soldats pourvus chacun d’un fusil et de 200 cartouches. Sa démesure était certes à la hauteur de son incapacité de mettre sur pied une telle armée dans le plus grand secret. Un succès rapide, selon Sweeny, provoquerait non seulement la déroute immédiate des défenseurs britanniques et canadiens, mais également la reconnaissance d’un nouveau gouvernement fenian par l’administration américaine, que suivrait peut-être, une guerre anglo-américaine. Le manifeste fenian prévoyait en effet *“qu’après la capitulation de Montréal, une demande sera introduite auprès des Etats-Unis pour qu’ils reconnaissent officiellement le Canada, dont le nom sera immédiatement changé en Nouvelle Irlande”*. Sweeny présumait également que ses armées seraient bien accueillies par les Catholiques irlandais et les Canadiens français. Il les informa en ces termes : *“Nous arrivons parmi vous comme des ennemis du gouvernement britannique en Irlande ... Nous n’avons aucune querelle avec les gens de vos provinces. Nos armes sont pour les oppresseurs de l’Irlande, nos flèches seront dirigées seulement contre le pouvoir de l’Angleterre ; nous supprimerons ses privilèges, non pas les vôtres ...”*.¹⁹ Comme nous le verrons plus loin, Sweeny se fourvoyait complètement en croyant que les Canadiens accueilleraient les Fenians en libérateurs. De plus, pour réussir, il comptait sur l’élément de surprise, mais celui-ci s’était évaporé depuis belle lurette car ses plans étaient connus de tous.

¹⁸ *The Fenian Raid and Battle of Ridgeway June 1-3, 1866, Internet.*

¹⁹ *The Queen’s Own Rifles of Canada : The Fenian Raid 1866, Internet.*

A la fin du mois mai 1866, la mobilisation de l'armée de Sweeny est pratiquement terminée. Les Fenians de la Louisiane, du Tennessee, du Kentucky, de l'Ohio et de l'Indiana reçoivent l'ordre de se regrouper à Cleveland, à Sandusky City et à Toledo dans l'Ohio, et à Erie en Pennsylvanie. Les hommes de l'ouest de la Pennsylvanie et de New York convergent vers Buffalo tandis que les Fenians de l'Illinois, du Missouri, du Kansas, du Wisconsin, de l'Iowa et du Michigan se rassemblent à Chicago et à Milwaukee. Des contingents de New York, du New Jersey, de la Virginie, du Maryland et du district de Columbia se concentrent à Postdam Junction et à Malone, NY. Quant aux conspirateurs de la Nouvelle-Angleterre, ils se groupent à St. Albans, au Vermont.

Les Fenians de l'Ouest sont immobilisés dès leur départ. Parce que ceux-ci se préparaient notoirement à violer la loi de neutralité des Etats-Unis, la plupart des compagnies ferroviaires, notamment celles du Michigan, refusent de les transporter et les entreprises maritimes de leur louer des navires. Seulement 1.500 Fenians peuvent de ce fait se rendre à Chicago.

Les événements se focalisent sur Cleveland. D'abord, parce que cette place constitue un excellent point d'embarquement pour un assaut par les lacs, ensuite parce qu'il s'y trouve suffisamment de navires disponibles capables de transporter de 4.000 à 5.000 hommes. Le 29 mai, les journaux locaux signalent l'arrivée dans la ville de plus de 3.000 Fenians âgés entre 15 et 50 ans. Leurs officiers portent l'uniforme et sont armés d'un sabre. Quant à leurs hommes, la plupart d'entre eux arborent une tenue civile parfois complétée d'une tunique militaire ou un d'un calot. Malheureusement, le général W.F. Lynch qui était responsable du transport maritime manque à l'appel. Il ne reste plus donc que deux officiers supérieurs à la tête des troupes, les colonels John O'Neill du 13^e régiment du Tennessee et Owen Starr du 17^e régiment du Kentucky.²⁰ Pour des raisons de sécurité, ceux-ci ne peuvent s'offrir le luxe de rester plus longtemps sur place. Le capitaine William Hines, adjoint de l'armée feniane du Centre, les enjoint aussitôt de monter dans un train à destination de Buffalo, l'endroit le plus rapproché d'où lancer l'invasion. En tant que premier lieutenant-colonel, O'Neill se voit confier le commandement du contingent fenian et il reçoit l'ordre d'envahir le Canada avec les seules forces dont il dispose.

John O'Neill, issu de Drumgallon, était un rouquin de 32 ans qui avait émigré en Amérique en 1848. Après avoir participé à la guerre avec les Mormons, il s'installe en Californie. Las d'une vie sans histoires, il se rengage dans l'armée de l'Union au début de la guerre civile et est affecté au *7th Michigan Cavalry*. Sa promotion au rang de lieutenant, en 1862, ne modère toutefois pas ses ambitions. Peu après, il décroche le grade de capitaine en acceptant le commandement du *13th US Coloured Infantry* avec lequel il fait campagne. Blessé à la bataille de Nashville, il quitte l'armée pour reprendre la vie civile. Contrairement à d'autres cadres qui seront impliqués dans l'opération au Canada, O'Neill était un tacticien capable. Cet officier qui était connu pour sa bravoure et son humour savoureux méritait sans nul doute la confiance de ses hommes.

Les Fenians forcent la porte du Canada

Durant le mois de mai 1866, environ 3.000 Fenians se rassemblent à Buffalo selon les instructions de O'Neill. Les armes qui leur avaient été promises ont été secrètement acheminées et cachées dans une ferme. Afin de tromper la vigilance des autorités américaines et des espions anglais, ils créent la confusion en déambulant

²⁰ Ce sont bien sûr des grades fenians délivrés dans des régiments fenians.

plusieurs jours d'affilée dans les rues de la ville, sans but apparent. Leur manège ne passe cependant pas inaperçu car le procureur-général du nord de l'Etat de New York télégraphie aux maires de Toronto et de Hamilton afin de les prévenir de la concentration anormale de milliers de Fenians armés au pas de leur porte. A la faveur de la nuit d'encre du 1^{er} juin, 1.200 d'entre eux se défilent en douce pour se rassembler sur les rives de la rivière Niagara, près de son embouchure, au bord du Lac Erie, dans l'attente du reliquat des forces qui devait les rejoindre au petit matin. A Black Rock, ils s'entassent dans deux chalands loués qui sont ensuite remorqués jusqu'à la rive canadienne. Ils débarquent à Fort Erie, en réalité une vieille palissade datant de la guerre d'Indépendance de 1812, défendue par une poignée de miliciens canadiens. Une fois à terre, les Irlandais poussent un hurlement sauvage et déploient leur traditionnel drapeau vert. L'obscurité aidant, les Fenians capturent rapidement le petit fortin défendu par le *Royal Canadian Rifles* et coupent la ligne télégraphique avec Port Colborne. O'Neill ordonne ensuite à ses hommes de se procurer des chevaux pour que les éclaireurs ratissent la région. La propagande canadienne et certains ouvrages historiques qui relatent ces événements présentent à tort les Fenians comme une meute de barbares ivres, au sens propre comme au figuré, de destruction et de pillage. Ces hommes n'étaient certainement pas des enfants de chœur mais ils n'utilisèrent en fait que les tactiques acquises durant la guerre civile : rupture des liaisons télégraphiques, destruction des moyens de communication, réquisition de provisions chez l'habitant et confiscation des chevaux. En compensation, les propriétaires délestés de leurs biens furent gratifiés d'actions de la République d'Irlande imprimées par les bons soins de son président Roberts. Il y eut certes des exactions car, à un certain moment, O'Neill dut menacer de pourfendre un soldat de sa baïonnette parce qu'il avait volé le châle d'une tenancière d'auberge. La presse britannique rapporte également que les Irlandais incendièrent deux maisons et volèrent 60 dollars à un douanier. Quoi qu'il en soit, O'Neill occupe le fort en attendant que le restant de ses hommes le rejoigne. Malheureusement, il s'ancre dans une vaine expectative.

En effet, le maire anti-Fenian de Buffalo avait exigé que le ferry assurant la traversée régulière du Niagara demeure arrimé toute la nuit à la rive canadienne afin d'empêcher les Irlandais de l'aborder. De plus, la canonnière *USS Michigan* avait reçu l'ordre de surveiller la rivière afin d'interdire son passage aux petites embarcations. Le navire patrouilla entre Black Rock et Tonawanda, point au-delà duquel les chutes du Niagara rendaient tout franchissement impossible. Il rompit ainsi les communications aux raiders qui maudirent son va-et-vient incessant. O'Neill décide alors de se rapprocher des chutes dans l'espoir que des renforts pourraient, d'une façon ou d'une autre, tenter une traversée de la rivière à cet endroit certes périlleux, mais hors de portée du *Michigan*. En chemin, il capture et met à sac le hameau de Waterloo. Le vapeur fédéral n'a pas plus de peine à suivre la progression des hommes de O'Neill que la foule de Fenians et d'autres curieux qui s'étaient massés le long du rivage opposé. Sous la menace de la canonnière fédérale, aucun d'eux ne se hasarde à franchir la rivière cette nuit-là. O'Neill s'arrête enfin à Frenchman's Creek où il ordonne la construction de fortifications sommaires. Derrière ces remparts, il se proclame alors le "commandant en chef de l'Armée de la République Irlandaise du Canada". Entre-temps, les autorités américaines avaient reçu l'ordre ferme de Washington de ne laisser aucun Fenian rejoindre la force d'invasion. Deux canonnières supplémentaires sont dépêchées sur les lieux pour épauler le *USS Michigan*.

Les autochtones canadiens sont outragés par l'invasion et les Irlando-canadiens, de même que les Franco-canadiens, n'exhibent que peu ou pas de sympathie pour les

intrus. Le politicien Thomas D'Arcy McGee²¹ qui, comme Meagher, était un vétéran de la rébellion irlandaise, déclare : “*Le fenianisme n'est pas bienvenu à Montréal. Cette ingérence est un meurtre, pas une guerre*”. La réaction du gouvernement canadien est immédiate. L'alerte est donnée à Toronto, à Hamilton, à Montréal et à travers toute la province de l'Ontario pendant que les autorités font appel à des milliers de soldats et de milices locales. Le régiment *Queen's Own Rifles of Canada*, fort de 600 hommes, embarque sur le ferry *City of Toronto* qui met aussitôt le cap sur Port Dalhousie. De là, les hommes continuent en train jusqu'à Port Colborne.

Quelque 40 km plus au nord, le lieutenant-colonel George Peacocke du *16th Regiment of Foot*, le commandant suprême des forces britanniques sur le front du Niagara, débarque d'un train à St. Catherines avec un bataillon de la *Royal Artillery* et trois compagnies des 16^e et 47^e régiments d'infanterie. Son intention était de foncer vers le sud-ouest en traversant la Péninsule pour rejoindre les régiments de milice et le *Queen's Own Rifles* qui remontaient de Port Colborne, puis de repousser les envahisseurs fenians jusqu'à Fort Erie afin de les écraser. Au même moment, le commandant du *Queen's Own Rifles*, le colonel John Stoughton Dennis, délaissait son unité pour embarquer sur le *Robb* qui se rendait à Fort Erie. Il avait auparavant délégué le commandement de ses troupes au colonel Alfred Booker, un ancien négociant anglais. Booker, récemment nommé à la tête du *13th Royal Hamilton Light Infantry*, était un militaire inexpérimenté et incompetent, comme on le verra par la suite. Lorsqu'il reçoit un télégramme de Peacocke l'enjoignant de venir immédiatement à sa rencontre, Booker s'exécute aussitôt et expédie ses hommes par chemin de fer à Ridgeway, situé à quelques kilomètres du village de Stevensburg, le point de rendez-vous convenu. Son contingent se composait alors d'un mélange hétéroclite de volontaires, du *13th Royal Hamilton Light Infantry*, de plusieurs compagnies du *Queen's Own Rifles* et d'un contingent des *York Rifles* et des *Caledonia Rifles* qu'il avait ramassés en route, soit un total de 840 hommes. A plus d'une reprise, des fermiers des environs lui signalent que les Fenians sont dans les parages mais il ignore leur avertissement, préférant se fier à ses propres espions qui l'informent que l'ennemi avait bivouaqué à Black Creek la nuit précédente. Ce renseignement s'avéra exact mais, entre-temps, O'Neill s'était mis en route pour affronter la colonne de Booker avant que cette dernière ne puisse rejoindre les troupes de Peacocke.

La bataille de Ridgeway

Il ne fait aucun doute que les éclaireurs de O'Neill repèrent aisément les rires, les cris et autres sons de clairon des volontaires de Booker qui étaient occupés à former leurs rangs. C'est sous un soleil radieux que les Canadiens se mettent en marche, suivant un chemin bordé de champs de maïs, parallèle à une longue corniche de calcaire située à une quinzaine de kilomètres de Fort Erie. La 5^e compagnie du *Queen's Own Rifles* est la première à subir le feu de l'ennemi auquel ses hommes répliquent avec leurs fusils à répétition Spencer. Des tirailleurs fenians déboulent subitement des pentes avoisinantes et se concentrent sur un croisement du chemin situé en amont de la colonne de Booker. Les Canadiens réagissent exactement comme O'Neill l'avait prévu, en se ruant avec enthousiasme à la rencontre de la petite bande d'Irlandais. A ce moment précis, les Fenians se replient jusqu'à l'intersection suivante de la route, entraînant

²¹ Thomas D'Arcy McGee, politicien canadien et anti-républicain irlandais, est considéré comme le père de la confédération canadienne. Il fut assassiné le 7 avril 1868 à Ottawa, selon certaines sources, à la suite d'un complot fenian.

derrière eux les Canadiens. Là, dissimulé derrière des remparts érigés à la hâte au moyen de bois de clôture, les attendait le gros des forces fenianes. Alors que Booker déploie les *Rifles du Queen's Own*, les tirailleurs de O'Neill les gratifient d'un déluge de plomb. Un porte-enseigne canadien en est la première victime : touché à l'estomac, il rend l'âme après vingt minutes d'agonie.

Un feu nourri est échangé de part et d'autre mais les Canadiens manquent bientôt de munitions. Booker avait en effet négligé d'emporter les cartouches de réserve restées dans le train en gare à Ridgeway. Un correspondant du *Times* écrivit : *"Il paraît que les Fenians luttèrent avec l'énergie du désespoir et, ôtant leur manteau, leur veste et même leur chemise, ils combattirent à moitié nus avec la plus grande ardeur"*.²² Les hommes de Booker rivalisent de détermination, mettant l'ennemi à mal à plusieurs endroits. Les volontaires chargent à trois reprises mais ils sont chaque fois repoussés par les Irlandais qui contre-attaquent énergiquement. Dans le feu de l'action, Booker reçoit un télégramme de Peacocke l'informant qu'il était retenu et ne pouvait pas arriver à Stevensville avant plusieurs heures. Booker, l'esprit encore embrouillé par cette fâcheuse nouvelle, aperçoit soudain des cavaliers qui galopent dans sa direction. Croyant avoir affaire à des éclaireurs fenians, il est pris de panique. Il ordonne immédiatement à ses hommes de former le traditionnel carré britannique. Les Canadiens qui étaient parvenus à contenir les Irlandais avec quelque succès sont alors contraints de relâcher leur pression pour adopter une position défensive. Quand Booker se rend compte qu'il n'y a pas de cavalerie feniane qui le menace, il hurle à ses hommes de reprendre leur position de combat et de former une colonne. Alors que ces derniers se déploient à la hâte, une grêle de balles les force à se replier dans la confusion la plus totale. Booker n'a alors d'autre choix que de faire sonner la retraite générale. Malheureusement, cet ordre est délivré tardivement aux hommes du *13th Royal Hamilton Light Infantry* qui, situés à l'extrême droite, en face du front fenian, doivent se replier sous un feu roulant en subissant de lourdes pertes. La bataille de Ridgeway qui n'avait duré que vingt minutes est désormais terminée. Le capitaine William Otter du *Queen's Own Rifles* consigna dans son rapport officiel : *"Le feu des poursuivants fenians devint plus chaud que jamais, et les volontaires entassés le long d'une route étroite présentèrent une cible si parfaite à leurs fusils, que nos pauvres gaillards tombèrent de tous côtés. Ce fut en vain que les officiers essayèrent de rassembler les hommes ... à plusieurs reprises, des unités et même une compagnie entière furent ralliées, mais jamais en nombres suffisants pour arrêter les poursuivants ; cependant, un feu continu fut soutenu jusqu'au moment où les Fenians abandonnèrent leur poursuite. Durant les premiers deux ou trois cents mètres, ce fut la panique générale, néanmoins au-delà, les hommes se replièrent en marchant d'une manière bien ordonnée mais dans un état de découragement total"*.²³ Selon lui encore, le général O'Neill loua également les prouesses du *Queen's Own Rifles* par ces mots : *"Leur comportement fut exemplaire dans la mesure où ils nous prirent pour des réguliers, à cause de notre sang-froid"*.²⁴

Les Irlandais traquèrent l'arrière-garde canadienne sur plus d'un kilomètre au-delà de Ridgeway. Lors de l'action, les Canadiens perdirent 10 tués et 37 blessés dont deux d'entre eux succombèrent une semaine plus tard. Les Fenians déplorèrent 15 blessés et 6

²² Hermon Ian, *The 1866 Invasion of Canada in "Blood in the Sand, the Forgotten Wars of the 19th Century"*, p. 185

²³ *Ibid.* p. 185.

²⁴ *Ibid.* p. 186.

tués dont un vétéran de la *Irish Brigade*. Il capturèrent six Canadiens qu'ils relâchèrent peu après.

A l'aube du lendemain, les éclaireurs de O'Neill rapportent que les forces britanniques de Peacocke approchent à grand pas. O'Neill s'empresse alors de rappeler les hommes qui étaient encore à la poursuite de l'ennemi et ordonne que les blessés des deux camps soient transportés sans plus tarder chez les fermiers locaux pour y être soignés. Toutefois, les rumeurs de l'arrivée imminente de Peacocke se révèlent non fondées. O'Neill laisse alors sa troupe se reposer dans un champ de maïs situé au nord de Stevensville. Une autre colonne de la milice canadienne, en provenance de Suspension Bridge, capture le camp abandonné de Frenchman's Creek avant de talonner l'envahisseur jusqu'au hameau de Waterloo. Là, lors d'une escarmouche impliquant une centaine de participants, qui reçut par la suite le nom glorieux de "Bataille de Waterloo", les Canadiens sont fauchés par les tirs irlandais. Les hommes de O'Neill ne tirent cependant pas profit de la situation et le corps fenian tout entier se replie sur Fort Erie. Vu le manque d'effectifs et l'hostilité de la région et de ses habitants, c'est un repli tactique, non pas une débâcle, qui est exécuté dans un ordre militaire digne de vétérans de la guerre civile. La plupart d'entre eux étaient d'ailleurs d'une humeur exubérante, stimulés par la récente victoire de Ridgeway. Durant leur retraite, ils s'en prennent à diverses voies de chemin de fer dont celles du *Grant Truck* qu'ils rendent impraticables.

Pendant ce temps, les Canadiens souffrent d'un autre contretemps. Le colonel Dennis, accompagné de 70 artilleurs et marins, débarque à Fort Erie pour s'occuper des traînards fenians capturés par des fermiers. Au lieu de regrouper ses troupes renforcées par les rescapés de la débâcle de Ridgeway, il abandonne subitement et sans explications son poste pour rejoindre Port Colborne. C'est maintenant au tour de O'Neill et de sa bande de marcher sur le village de Fort Erie. Abrités derrière des fagots de bois, les défenseurs canadiens les accueillent par un feu nourri. Le combat est bref mais acharné. Alors qu'il tente de défoncer la porte d'une maison où s'étaient retranchés des tirailleurs, un Fenian est transpercé d'un coup de baïonnette. Un autre, le colonel O'Bailey, est blessé à la poitrine lors d'un assaut mené contre un vieux remorqueur gisant sur le bas-fond de la rivière et transformé en redoute pour la circonstance. Malgré leur détermination, les Canadiens sont finalement submergés et acculés à la reddition. Ce soir là, l'armée de O'Neill, désormais réduite à quelque 800 hommes à la suite des décès, des captures et des désertions, bivouaque inconfortablement à l'extérieur du fort dans l'attente de renforts.

La déception est une fois de plus au rendez-vous. En effet, les 700 Irlandais qui tentent de traverser le Niagara au moyen de barges sont aussitôt cueillis par l'*USS Michigan*. O'Neill envoie un messenger de l'autre côté de la rivière afin d'enjoindre le gros des forces fenianes à le rallier le plus rapidement possible. Dès son retour, ce dernier rapporte qu'un seul régiment pourrait être expédié à cause des difficultés de transport. O'Neill argue que ce renfort est insuffisant et ajoute qu'il est prêt à sacrifier son détachement afin de contenir un maximum de troupes britanniques sur la Péninsule, ce qui permettrait au restant de l'armée feniane de gagner la frontière canadienne. Il ignorait à ce moment-là que les colonnes de l'Ouest et du Vermont ne s'étaient pas encore mises en route. Les autres corps d'invasion étaient également frappés de paralysie, déconcertés par des ordres contradictoires ou dissuadés par la présence du général Grant à Buffalo et celle de Meade à Eastport. Grant émet des ordres stricts interdisant toute assistance aux Fenians. Le président Johnson, craignant un nouvel incident diplomatique avec la Grande-Bretagne, proclame que "*l'expédition feniane est une entreprise illégale. Tous nos bons citoyens sont priés de ne pas s'associer ni de*

collaborer avec elle. Ordre a été donné aux autorités civiles et militaires de dissuader, d'empêcher et d'arrêter tous ceux qui enfreindraient les lois de la neutralité".²⁵ Les Irlandais qui s'étaient rassemblés à Buffalo après la confirmation de la première vague d'invasion sont, eux aussi, impatients de rejoindre O'Neill. Entassés dans des chalands sur les rives du Lac Erie, ils attendent en vain les remorqueurs qui n'apparaîtront jamais. Le général Tevis à qui incombait la responsabilité du transport, sera plus tard reconnu coupable de lâcheté par un conseil de guerre fenian.

Pendant ce temps-là, les troupes du colonel Peacocke et les milices canadiennes arrivent enfin en vue du camp de O'Neill et parviennent à acculer les Fenians dans le goulot de la Péninsule. Leurs lignes s'étirent des rives du Lac Erie jusqu'à la rivière Niagara et, pour asséner le coup de grâce, les autorités militaires avaient mobilisé les *16th* et *45th Regiments of Foot* ainsi que deux batteries de la *Royal Artillery* qui convergeaient sur les lieux par tous les moyens de locomotion disponibles. Lors d'une escarmouche avec ces dernières, nonante artilleurs commandés par les capitaines Richard King et L.M. Cullum attaquent au sabre et à la baïonnette une bande de pilliers fenians et en capturent une soixantaine. Un autre groupe de Fenians tente bien de secourir ses camarades mais il est repoussé. Dans la confusion, une vingtaine de Canadiens se retrouvent soudainement coupés de leur colonne et sont à leur tour faits prisonniers par les Irlandais. Le capitaine King est grièvement blessé dans le feu de l'action et doit, par la suite, être amputé d'un pied.

La déconfiture

O'Neill sait pertinemment bien que, faute de renforts, sa situation est intenable, voire désespérée. Un journaliste écrit : *"Les Fenians ne s'attendaient pas à être coincés de la sorte, ni à être emprisonnés dans des donjons canadiens ou peut-être pendus à une potence canadienne"*.²⁶ Aux premières lueurs du 3 juin, O'Neill ordonne la destruction des réserves de munitions. Lui et ses hommes prennent ensuite place dans une flottille de petites embarcations pour tenter de gagner le rivage américain. Dans leur hâte, ils laissent derrière eux 32 hommes qui sont aussitôt capturés par les Canadiens. Pratiquement tous les Irlandais sont cueillis au milieu de la rivière par la *USS Michigan* et d'autres canonnières fédérales. Un bref échange de coups de feu a lieu, tuant au moins cinq Fenians. Environ 700 fugitifs sont arrêtés, les autres périssent noyés ou s'échappent dans la confusion. O'Neill et ses officiers sont détenus à bord du *Michigan*, le reste de la bande est confiné dans des chalands remorqués sous bonne escorte. Le commandant du *Michigan* télégraphie ensuite à Washington pour demander ce qu'il doit faire des prisonniers. Un correspondant du *New York Times* relate ce qu'il a vu : *"Après avoir examiné sommairement ces prisonniers, je puis vous assurer qu'il s'agit d'un ramassis de misérables, sans uniforme et composé des spécimens les plus sauvages de l'humanité"*.²⁷ Un autre correspondant confirme : *"Ce sont de curieux gaillards qui racontent leurs tristes expériences d'invasisseurs. Ils allèguent que, privés d'artillerie alors que les Canadiens possédaient des canons Armstrong, entourés de toutes parts et sans espoir de renforts et de provisions, il valait mieux ne pas être arrêtés de peur d'être pendus, comme le seraient certainement tous ceux capturés sur le sol canadien. Ils prirent donc la poudre d'escampette. Ils étaient complètement épuisés, avaient*

²⁵ *Ibid.* p. 186.

²⁶ *Ibid.* p. 187.

²⁷ *Ibid.* p. 187.

constamment marché depuis leur arrivée à Fort Erie, ne possédaient aucun équipement de camp ou abris, avaient très peu mangé à l'exception de ce qu'ils avaient capturé au Canada, et manquaient cruellement de sommeil”.²⁸

Certains rapports allèguent que les hommes capturés étaient encore exaltés, considérant leur arrestation par leurs compatriotes d'autrefois comme un simple contretemps. Quoi qu'il en soit, tout emballement disparut définitivement quand les Fenians apprirent que leur armée principale, sous les ordres du général Spears, ne marchait pas sur Toronto. Ils furent complètement bouleversés lorsqu'on les informa de ce que Roberts, l'artisan de l'invasion, n'avait jamais quitté New York et que le général Sweeny, le commandant militaire du raid, n'avait pas progressé au-delà d'Albany. *“Nos gens sont heureux de n'être pas tombés dans les mains des Canadiens”*, se contenta de commenter O'Neill.

De l'autre côté de la frontière, environ quatre-vingts Fenians sont capturés, puis transférés à Toronto et à Hamilton. La presse ne se prive évidemment pas de commenter ces événements. Des articles au contenu exagéré ou carrément farfelu entretiennent la psychose de la peur tandis que certains journalistes, loin des lieux où s'étaient déroulés les événements, dépeignent dans leur quotidiens de lugubres scènes d'Irlandais ivres-morts se livrant au meurtre, au viol et au pillage. D'autres enfin rapportent que les envahisseurs avaient été massacrés par centaines. La Grande-Bretagne envoya un message de félicitations au gouvernement américain qui avait géré la crise d'une main de maître. Le *Times* publia que *“l'invasion nous prit au dépourvu mais, dès que quelque chose put être fait, les mesures les plus énergiques furent prises pour empêcher toute aide de l'autre côté de la rivière Niagara. Ainsi se termina la grande Guerre Feniane qui dura à peine 48 heures, du 31 mai à minuit au 2 juin à minuit, et qui déboucha sur la mort d'une centaine d'Irlandais et la capture de 800 autres. Ceci démontre que les Fenians sont totalement incapables de mener une campagne offensive. Leur 'armée' ne parvint pas au-delà de huit miles de Fort Erie. On estime que neuf dixièmes des Irlandais d'Amérique ont dénoncé cette invasion comme une entreprise téméraire, sans aucun intérêt. S'il n'y avait pas eu effusion de sang, sa déconfiture aussi rapide aurait immanquablement provoqué le sourire”*.²⁹

Le *New York World* du 4 juin résume l'affaire en ces quelques mots : *“L'invasion feniane du Canada a débouché sur une fin rapide et déshonorante. Après une brutale et vaillante échauffourée ce samedi, au cours de laquelle les Fenians se sont montrés à la hauteur de la réputation irlandaise par leur courage, ils se sont repliés jusqu'à la rivière Niagara à la tombée de la nuit ; ils se sont ensuite saoulés en absorbant de l'alcool sur des estomacs vides, ce qui leur a ôté toute détermination au petit matin ; ils ont alors tenté de rejoindre la rive américaine et furent capturés dans leur entreprise par les autorités des Etats-Unis, qui les maintiennent sous bonne garde. Le premier acte de ce drame, conçu dans la folie mais affichant de la bravoure au cours de son déroulement, s'achève en une grande finale, probablement bientôt suivie d'une nouvelle tragédie”*.³⁰

En dépit de la tournure des événements ou peut-être à cause d'elle, les Fenians continuent à converger vers Buffalo et d'autres points de rassemblement proches de la frontière canadienne. Les 6 et 7 juin, les forces fenianes du général Spear entrent finalement au Canada par le Vermont. Leur incursion au Québec est des plus brèves, le

²⁸ *Ibid.* p. 187.

²⁹ *Ibid.* p. 188.

³⁰ *Ibid.* p. 188.

temps de planter le drapeau vert à Pigeon Hill et de piller les hameaux de St. Armand et de Frelighsburg. Le 8 juin, un important contingent de soldats anglais et de miliciens canadiens arrive sur les lieux et parvient à repousser les Irlandais de l'autre côté de la frontière où des troupes fédérales, déployées sur l'ordre du président Johnson, les attendent de pied ferme, anéantissant ainsi tout espoir d'une nouvelle aventure.

O'Neill et ses hommes ne restent pas bien longtemps en captivité. Quant à Roberts et Sweeny, ils sont tous deux arrêtés, puis relâchés. Les Fenians qui étaient tombés aux mains des Canadiens, au nombre d'environ quatre-vingt, se trouvent, eux, dans de plus sales draps. En effet, ces envahisseurs irlandais sont dépeints comme des assassins, des incendiaires et des pillards, dont la population réclamait à cor et à cri l'exécution collective. Les autorités canadiennes craignent cependant, à juste titre, que la création de martyrs ne renforce la cause feniane sur leur propre sol. Le *Rochester Union* observe que : *“L'exécution du premier homme arrêté au Canada pour cause de fenianisme sera le catalyseur qui arrachera le Canada des gens qui le contrôlent et intégrera ce pays dans l'Union américaine”*.³¹ Ce point de vue ne fait cependant pas l'unanimité de la presse américaine. Le *New York Times* décrit l'invasion ratée *“comme une simple conspiration de sauvages sans foi ni loi, visant à créer une complication internationale sous l'apparence d'un soulèvement patriotique”*. Il conclut ainsi : *“La nouvelle de cet événement fâcheux provoquera le dégoût dans ce pays. S'il y avait bien une chose pour laquelle nous, les Américains, avons souvent prié depuis que ces bandes de canailles ont été constituées, c'était l'assurance que chaque Fenian qui traverserait la frontière serait aussitôt attrapé et pendu. Cette perspective était une sorte de compensation pour avoir été obligés d'endurer leur charabia jour après jour”*.³²

Les Fenians emprisonnés à Toronto et à Sweetsburg sont jugés au mois d'octobre 1866. Ceux qui peuvent prouver leur citoyenneté américaine sont discrètement relâchés avant les procès. Vingt-six autres sont acquittés et, après avoir reçu cinq dollars pour couvrir leurs frais de voyage, ils sont reconduits sur le sol américain. La justice condamne sept conspirateurs à la pendaison. L'un d'eux, John McMahan, un prêtre de l'Indiana, prétendit s'être rendu à Montréal pour s'occuper de l'héritage de son frère lorsqu'il fut capturé par les Irlandais et forcé de leur servir d'aumônier. Son histoire ne convainc évidemment personne. Enfin, certaines sources rapportent que cinq Fenians furent fusillés dans la nuit du 2 juin après un simulacre de procès populaire, mais cette allégation n'est pas historiquement vérifiée.

Nonobstant l'opinion tranchée du *New York Times*, les peines capitales suscitent l'émoi aux Etats-Unis, d'autant plus que l'un des prévenus était un prêtre qui avait administré les derniers rites aux victimes des deux camps. Sous la pression de William Seward, le secrétaire d'Etat américain qui avait reçu de nombreuses pétitions plaidant la mansuétude pour les condamnés, le gouvernement canadien consent à commuer les sentences en travaux forcés. Les détenus écotent de vingt-cinq ans de prison mais sont relâchés en 1869 après avoir purgé quelques années de leur peine. Trente autres captifs, incluant les laissés-pour-compte à Fort Erie et ceux capturés à la frontière du Vermont, sont jugés durant les mois qui suivent. Tous sont reconnus coupables et écroués. En 1872, ils sont renvoyés chez eux après avoir été pardonnés.

³¹ *Ibid.* p. 189.

³² *Ibid.* p. 190.

Le dénouement

L'échec de l'expédition canadienne couvre les Fenians de mépris et de ridicule en même temps que la presse discrédite le tandem Robert-Sweeny pour son comportement velléitaire. En effet, les deux dirigeants étaient restés à l'écart du danger, se bornant à lancer des appels aux armes révolutionnaires. Lors de la convention de la Fraternité feniane à Philadelphie, en 1866, Stephens, le héros républicain qui était arrivé aux Etats-Unis trop tard pour faire avorter l'invasion, condamne cette folle entreprise et "*toutes infractions aux lois de la neutralité par lesquelles ce pays peut être compromis, la cause de l'Irlande étant désormais ruinée au-delà de toute restauration*".

Selon Stephens, l'épisode canadien n'avait été qu'une aventure maladroite. Alors qu'il ne cesse de préconiser une insurrection immédiate en Irlande, il se rend cependant compte que ce soulèvement doit être différé une fois de plus à la suite de la pénurie d'armes et de munitions dans les arsenaux clandestins situés de l'autre côté de l'Atlantique. Cette décision est mal perçue par les Fenians américains. Impatients de prendre leur revanche après le fiasco canadien, ils destituent Stephens et le remplacent par un vétéran de la guerre civile, le colonel Thomas J. Kelly.

Kelly et ses lieutenants, tous des soldats chevronnés, embarquent pour l'Irlande afin d'y conduire la révolution. Ils s'arrêtent d'abord à Londres où ils peaufinent leurs préparatifs en vue du soulèvement irlandais massif prévu pour le mois de février 1867. Ils élaborent un plan audacieux visant à saisir les armes et les munitions de la garnison de l'armée anglaise de Chester Castle, puis à s'emparer de tous les trains de la ville pour les acheminer au ferry de Holyhead en partance pour l'Irlande. Malheureusement pour les Fenians, une taupe s'était introduite dans leur réseau.

A l'aube du 11 février, quelques milliers de Fenians convergent sur Chester par petits groupes. Entre-temps, leurs chefs avaient été informés que les autorités britanniques avaient éventé la mèche. Ordre est donné de tout abandonner, mais il était alors trop tard pour avertir des centaines d'Irlandais qui sont appréhendés lors d'une gigantesque rafle opérée conjointement par la police et l'armée anglaise. Le mouchard principal était un dénommé John Corydon, mais il y en eut certainement d'autres.

Ce désastre prive les 14.000 Fenians de Dublin et les 20.000 de Cork des armes nécessaires à l'insurrection, ce qui provoque le report de la rébellion au 5 mars. Les conspirateurs sont une fois de plus trahis par Corydon qu'ils n'avaient pas encore démasqué, ce qui conduit à la capture de plusieurs de leurs dirigeants qui ne peuvent entrer en contact avec les responsables locaux. Pendant ce temps, les Fenians qui ignoraient tout de ces événements, fomentent des émeutes à Cahirciveen, Dublin, Cork, Tipperary, Drogheda, Clare et Limerick. Celles-ci sont durement réprimées par la police irlandaise dont le zèle est récompensé par l'addition du mot "Royal" à son appellation de corps³³. La révolte qui visait à inciter et à propager la guérilla dans toute l'Irlande se désintègre rapidement. Kelly et ses acolytes sont arrêtés le 11 septembre sur le sol britannique et internés par la suite à la prison de Manchester.³⁴

Au mois d'avril, malheureusement bien trop tard, le navire *Erin's Hope* quitte le port de New York avec, à son bord, un contingent de Fenians et une cargaison de fusils, de canons et de munitions. A peine ont-ils débarqué à Waterford, en Irlande, que vingt-huit officiers sont aussitôt arrêtés et leur stock d'armes confisqué.

³³ *Le "Irish Constabulary" devint le "Royal Irish Constabulary".*

³⁴ *Au cours de leur spectaculaire évasion la semaine suivante, un policier est tué. Trois Fenians sont condamnés et pendus pour ce meurtre. Ils passent à la postérité sous le nom de "martyrs de Manchester". Quant à Kelly, il parvient à regagner les Etats-Unis.*

EPILOGUE

Les principaux protagonistes de la désastreuse invasion du Canada connurent des fortunes diverses. James Stephens, destitué de ses fonctions dans la Fraternité irlandaise, s'enfuit en France en 1866. Ce n'est qu'en 1886 qu'il rentre au pays pour y mener une vie tranquille. Il décéda en 1901. O'Mahony démissionna de la Fraternité en 1866 mais cette dernière le rappela en 1872. Il fut réélu président du mouvement en 1875 mais, miné par la maladie, il mourut deux ans plus tard dans le dénuement le plus complet. Il fut enterré à Dublin lors de funérailles grandioses. Vivement critiqué pour ses velléités lors du raid de 1866, le général Roberts se rendit à Paris en 1867 afin de tenter un rapprochement entre la Fraternité des îles britanniques et son propre mouvement. Ne parvenant pas à ses fins, il rendit son tablier fenian pour se lancer dans une brillante carrière politique à New York où il s'éteignit en 1897.

Le malheureux colonel Booker refusa d'endosser la responsabilité du fiasco de Ridgeway et démissionna de la milice canadienne en 1867 pour s'occuper de son commerce à Montréal. Il trépassa à l'âge de quarante-sept ans. Des historiens canadiens tentent aujourd'hui de le disculper en pointant du doigt des erreurs commises par ses supérieurs. Cette thèse possible reste toutefois à démontrer. John Dennis qui avait abandonné son commandement avant même le premier coup de feu, fut traduit devant une cour martiale. Lors de son procès, il fut clairement établi qu'il s'était éclipsé, déguisé en ouvrier agricole, mais le jury le déclara cependant non coupable. Libéré, il reprit sa carrière d'agent immobilier. Le père McMahan, soit-disant enrôlé de force comme aumônier dans les rangs fenians, fut relâché de sa geôle canadienne en 1869. Des historiens retrouvent sa trace en tant que participant au raid fenian de 1870. Il se consacra par la suite à sa vocation de prêtre dans l'Indiana jusqu'à sa mort en 1872.

Peu après la démission de W. Roberts, John O'Neill fut élu président de la Fraternité feniane en 1867. Il occupa cette fonction jusqu'en 1870, lorsqu'il se brouilla avec ses confrères sur la politique menée par le mouvement. La même année, avec le concours de 350 Fenians, il opéra un nouveau raid au Canada, à Eccles Hill situé près de la frontière séparant le Vermont du Québec. Informée auparavant par des espions, la milice canadienne repéra rapidement sa bande et ouvrit le feu avant que tous ses hommes aient pu traverser la frontière. Ces derniers ripostèrent mais, lorsque des renforts se pointèrent à l'horizon, les Fenians détalèrent aussitôt. Les Canadiens les poursuivirent sur le sol américain avec un zèle hors du commun, à un point tel que leur commandant, le lieutenant-colonel Osborne Smith, eut tout le mal du monde à les retenir. Cette escarmouche ne fit aucune victime, seuls les Fenians furent blessés ... dans leur amour propre. Près de Huntingdon, deux jours plus tard, un détachement anglo-canadien repoussa une autre incursion mineure sans occasionner davantage de victimes. Le 25 mai, un *Marshall* fédéral arrête O'Neill. Incarcéré dans une prison du Vermont, il est relâché quelque temps après. O'Neill fit encore parler de lui en 1871 lorsqu'il tenta vainement de s'associer au nationaliste canadien Louis Riel pour fomenter un soulèvement dans la province du Manitoba à l'aide d'un groupe de quarante Fenians et de canadiens métis.³⁵ Cette entreprise, mal coordonnée dès le départ, n'avait pas reçu l'aval des patrons de la Fraternité. William O'Donoghue, le commandant de l'expédition, traversa la frontière canadienne et s'empara d'un comptoir

³⁵ *Louis Riel (1844-1885) fut le chef de la rébellion des canadiens métis (sang-mêlé de souche occidentale et indienne) dans l'ouest du Canada, entre 1869 et 1884. Après le soulèvement métis au Saskatchewan qui fut écrasé à la bataille de Batoche en 1885, les autorités canadiennes condamnèrent Riel pour trahison et le pendirent peu de temps après. Sa mort fut à l'origine de tensions racistes au Québec et en Ontario, qui débouchèrent sur la création de mouvements nationalistes qui ont survécu jusqu'à nos jours.*

de la Hudson Bay Company à Pembina, au Manitoba. Des troupes fédérales prirent immédiatement les raiders en chasse et les arrêtèrent tous. Ecœuré, O'Neill abandonna définitivement le militantisme fenian pour s'établir dans le Nebraska où il fonda, en 1875, la ville qui porte aujourd'hui son nom : O'Neill City. Il fut enterré avec les honneurs dans le cimetière d'Omaha en 1878.

Le général Thomas Meagher fut élu gouverneur permanent du Montana et tenta, sans succès, de devenir sénateur. Ses fréquentations continuèrent à soulever des controverses, cependant il défendit la cause feniane jusqu'à la fin de ses jours. La mémoire de sa brigade fut longtemps honorée en tant qu'idéal d'une bravoure irlandaise que n'avait pas ternie la débâcle canadienne. Après avoir suivi de loin l'échec du soulèvement organisé par Stephens en Irlande, Meagher entreprit, en juin 1867, un voyage de 350 kilomètres à Fort Benton afin d'y prendre livraison d'une cargaison de fusils fédéraux déclassés.³⁶ Il y arriva le 1^{er} juillet et, se sentant menacé, il fit part de ses craintes à ses amis. Le jour-même, il loua une cabine sur le vapeur *G.A. Thompson*. Durant la nuit, des passagers entendirent un cri suivi d'un bruit d'éclaboussement. Un matelot de quart affirma avoir vu un homme vomir au-dessus du bastingage avant de tomber dans l'eau et de couler aussitôt sous la quille d'un bateau avoisinant. Son corps ne fut jamais retrouvé. Que Meagher ait succombé à la suite d'un excès d'alcool, d'un simple accident ou encore, sous la lame d'un assassin, les circonstances exactes de sa disparition demeurent mystérieuses.

L'invasion de 1866 avait démontré la vulnérabilité du Canada à une agression extérieure. Cette faiblesse accéléra le processus de regroupement des provinces maritimes avec les celles du Haut et du Bas-Canada en une confédération que l'*Acte de l'Amérique britannique du Nord* concrétisa en 1867.³⁷

Peu après le raid canadien de 1870, la Fraternité dont la réputation avait été sérieusement ternie, bascula dans la clandestinité. Dans les années 1880, son appellation "feniane" tomba en désuétude et la confrérie fut renommée "Fraternité Républicaine Irlandaise". Cette dernière persévéra dans son militantisme nationaliste mais abandonna toute ambition transfrontalière au profit de la rhétorique, de la pression politique et des collectes de fonds. Ces activités se développèrent des deux côtés de l'Atlantique par le biais d'un réseau international de sociétés caritatives et le truchement d'organisations politiques plus ou moins secrètes. Elles se poursuivent encore aujourd'hui.

Curieusement, les boutons de l'uniforme que portait John O'Neill lors de son incursion au Canada en 1866 étaient frappés des lettres IRA ou *Irish Republican Army* dont il s'était proclamé le commandant en chef. Cet acronyme était certes en avance sur son temps car il faudra attendre le 20^e siècle pour voir la naissance de cette armée révolutionnaire qui deviendra la branche militaire du mouvement politique indépendantiste Sinn Féin fondé en 1905 par un ancien Fenian.³⁸ Il faudra encore patienter jusqu'en 1916 pour que se matérialise un réel soulèvement des fils d'Erin, qui aboutira à la guerre civile et, plus tard, à une indépendance partielle de l'Irlande.

L'illustration de l'entête de cet article est une copie de la peinture "New York's Bravests" de l'artiste américain Don Troiani. La CHAB remercie sincèrement Don Troiani pour lui avoir accordé le droit de reproduction exclusif de son œuvre par l'intermédiaire de la galerie d'art Historical Art Prints.

³⁶ Certaines sources affirment que Meagher aurait fourni les armes utilisées durant le raid fenian de 1866.

³⁷ Voir article de S. Noirsain "Un Polar Confédéré au Canada", CHAB News vol. XXXI, n°2, 2003.

³⁸ L'I.R.A. ou la "Irish Republican Army" (Armée Républicaine Irlandaise) ne sera créée qu'en 1919. Jusqu'à cette date, la résistance armée de la Fraternité Républicaine Irlandaise était organisée par des milices appelées "Irish Volunteers".

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages

- **Hereward Senior**, *Les Batailles de Ridgeway et de Fort Erie, 1866*. Article publié par le Musée de la Guerre Canadien, Toronto, 1993. Disponible sur Internet en format pdf.
www.dnd.ca/hr/dhh/downloads/Battle_Series/no10_f.pdf
- **Hernon Ian**, *The Invasion of Canada in 1866* in “*Blood in the Sand, the Forgotten Wars of the 19th Century*”, Sutton Publishing Ltd, 2001, UK.
- **Marquis Greg**, *In Armageddon’s Shadow, The Great Civil War and Canada’s Maritime Provinces*, McGill-Queen’s University Press, 1998, Canada.
- **Winks Robin W.**, *The Civil War Years, Canada and the United States*, McGill-Queen’s University Press, 1998, Canada.

Références Internet

- **Fenian Biographies**
www.ac.wvu.edu/~col/fenian/bios.html
- **Fenian Brotherhood** in *Wikipedia Encyclopedia*.
www.wikipedia.org/wikFenian-Brotherhood
- **The Fenian Movement**
www.irelandseye.com/aarticle/history/events/dates/fenmove.shtm
- **Fenian Movement** in *Fact Monster Encyclopedia*
www.factmonster.com/ce6/history/A085558095.html
- **The Fenian Raid and Battle of Ridgeway June 1-3, 1866**, courtesy 155th New York Volunteer Infantry Reenactment Regiment Inc., East Aurora, NY.
www.acsu.buffalo.edu/~dbertuca/g/FenianRaid.html
- **The Fenian Raids in Upper and Lower Canada**
www.doyle.com.au/fenian_raids.htm
- **The Fenian Invasions**, Bruce Ricketts, in “*Mysteries of Canada*”.
www.mysteriesofcanada.com/Canada/fenian_invasions.htm
- **Fenians Invade Canada**, S.P. De Villo, in “*Celtic History*”.
www.celticleague.org/history_6-01.html
- **Fenian Invasions of Canada**
www.ac.wvu.edu/~col/fenian/html
- **Invasion of the Canadas : The Fenian Invasion**
www.terrytoys.org/chapters/rebellions/fenian_inv.html
- **Fenian Brotherhood Collection**, *Collection of the American Catholic History Research Center and University Archives*.
www.aladin.wrlc.org/gsd/collect/fenian/fenian.shtml
- **The Queen’s Own Rifles of Canada : The Fenian raid 1866**
www.qor.com.history/ridgeway.html
- **John Francis O’Mahony** in “*Virtual American Biographies*”.
www.famousamericans.net/johnfrancismahony
- **Thomas Francis Meagher Biography** in “*Who was Who in the Civil War*”.
www.civilwarhome.com/meagher.htm
- **History of the 69th New York State Militia**, Claire Morris
www.69thnewyork.co.uk/69history1861.htm
- **Famous Units : The Irish Brigade, Fearless Sons of Erin**.
www.civilwar.bluegrass.net/FamousUnits/irishbrigade.html
- **Irish Brigade History**
www.irishvolunteers.tripod.com/irish_brigade_history.htm